

Extrait d'une version préliminaire de La conférence

Emmanuel Schwartz

Number 160, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96039ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schwartz, E. (2021). Extrait d'une version préliminaire de La conférence. *Les écrits*, (160), 164–169.

EXTRAIT D'UNE VERSION PRÉLIMINAIRE
DE LA CONFÉRENCE

Dans une chambre blanche dont la grande fenêtre donne sur un monde détruit qui est peut-être le nôtre, Anne, Laure, François et Édouard se confrontent, dans la tête d'un conférencier.

Était-ce moi qui rêvais ces personnages ou eux qui me rêvaient, moi, car j'eus soudain la sensation que j'étais atteint de la colère sourde d'Anne et que je cherchais, sous la ceinture de mon pantalon, un revolver pour faire taire cette voix raisonnable, cette voix optimiste, toutes ces voix qui n'étaient pas le ressentiment pur, qui donnaient la chance au coureur, qui berçaient encore quelque espoir d'une résolution qui ne serait pas sanglante. Comme si je sentais l'arme qu'Anne retirait du creux de son dos, que j'éprouvais le froid contact du métal dans ma paume, la contraction des muscles de mon épaule, de mon bras, de ma main qui dirigeaient le canon de l'arme lourde vers Laure en lui criant de fermer sa sale gueule de contentée, que je n'avais peur de rien, ni d'elle, ni de lui, et que je n'hésiterais pas une seconde à lui vider la tête contre le mur d'un claquement de mon index.

Puis, d'un espace qui semblait unir mon rêve et ma réalité, un rire qui transperça mon sommeil se fit entendre. D'abord subtil, il gagna en force et en puissance et bientôt le visage de François, qui était demeuré vissé sur la fenêtre panoramique qui donnait sur les décombres, se tourna vers nous, ses yeux noirs et son rictus fendu inspiraient l'horreur, et lorsqu'il se dressa, il provoqua l'immobilité des protagonistes de ce mirage qui, jusque-là, avaient eu l'imprécision d'un souvenir lointain. Avec ce rire qui semblait émerger des dessous de la terre, le focus se fit enfin et je restai confus pendant un instant, comme il nous arrive parfois, en rêve, de ne plus savoir s'il s'agit du rêve ou de notre vie qui est le produit de notre imagination. Ce n'est qu'un jeu, vous savez, dit-il d'une voix d'outre-tombe, toujours accompagnée de ce ricanement sardonique, ce n'est qu'un petit jeu que ces argumentaires, il ne faut pas se prendre trop au sérieux, vous savez, sinon, on risquerait de s'y perdre et d'oublier pourquoi nous sommes ici, vous le savez, ce n'est pas pour célébrer, pour espérer, pour détester, pour philosopher que nous sommes là. Si nous sommes ici, c'est pour mourir, vous le savez.

La colère sourde d'Anne me revint au corps, je pressentis ce qui allait se passer, je sentis le changement d'axe de son port, la décision rapide et sans compromis qu'elle venait de prendre, je sentis son doigt appuyer sur la gâchette, l'explosion de la poudre de la balle à la rencontre de la détente, la

pression inouïe, la vitesse, la pénétration du crâne de François, la traversée de toute cette matière organique, ces rouages, cette huile, ce sang, cette éclaboussure, et le corps qui chute et s'aplatit comme une crêpe chargée de sa garniture juteuse, là, au milieu de cette chambre blanche à une seule fenêtre dont la seule porte était fermée. Les trois intellectuels n'avaient pas bronché, n'avaient pas bougé d'un poil, comme coulés dans le bronze de cette situation avec ce cadavre rieur au milieu d'eux. Celle qui avait tiré, ou était-ce moi qui était rempli de cette haine toxique qui me désintégrait l'âme, et qui disait: comme tu veux, mon vieux, comme tu veux, avant de laisser retomber et pendouiller l'arme à ses côtés, comme l'instrument remis d'une violence qui venait de s'enclencher.

Mais le rire de François ne cessait pas, et le sang coulait, coulait, de plus en plus abondamment, se répandait en une flaque de plus en plus vaste, jusqu'à atteindre les chaussures brillantes de chacun des membres de l'assemblée. Était-ce le sang qui riait encore et qui pulsait comme pour dire que rien n'avait été accompli, que ce n'était que la suite logique des choses, comme le disait Laure, et que le sang rouge écarlate deviendrait noir comme les yeux de François. Que ce sang en pulsant et en riant se gonflerait jusqu'à atteindre la densité d'une chair visqueuse qui réfléchirait les visages des trois autres qui la fixaient, que dans ce sang railleur se perdraient les regards de l'optimiste, de l'hostile et de l'apathique, et que la matière riante, mi-liquide, mi-solide, se rétracterait des souliers chics pour s'agglomérer en une masse terrifiante, au centre de la chambre blanche, devant l'écran à la large fissure, encore attachée au corps du rieur originel et qu'il semblait vouloir s'en extraire quelque protubérance dangereuse qui bientôt percerait son contour lisse et mouvant et en ferait émerger un escarpin de sang moqueur, puis un deuxième, suivis de jambes en tunique bouffante toute faite d'immondice sanguinolent railleur et que, du haut de cet agrégat mouillé, exploserait ensuite un chapeau à grelots posé sur un visage sans trait, sinon une large bouche dont les commissures se rejoindraient à l'arrière de la tête sans yeux, bientôt suivie d'un long cou et de bras d'insecte dont les pinces dépasseraient de la tunique à carreaux comme celle d'un clown. Cette bête gloussante feindrait quelques attaques vers les trois autres qui ne réagiraient pas, comme cloués sur place par cette vision répugnante, avant de se diriger vers le corps affalé duquel elle avait émergé, de le soulever pour le replacer sur la chaise faisant face à la fenêtre qui donnait à voir ce monde qui était peut-être le nôtre, et sans jamais s'arrêter de persifler, ni fermer sa grande gueule d'où

s'échappait l'horreur pure sous la forme d'un ricanement interminable et glauque, elle s'insérerait dans le trou de balle de la tempe du vieux joueur et serait réaspirée au complet dans le crâne de François sans laisser de trace, sinon que la peau entaillée ne se refermerait pas et ne se refermerait peut-être jamais.

François se remit à rire, regarda Anne, interdite, et lança, comme si de rien n'était, je veux bien, moi, vous savez, mourir, je veux bien, c'est la mort qui ne veut pas, avant de se marrer encore quelques instants jusqu'à ce que l'inférieur ricanement se taise enfin. Ce n'est pas la peur qui nous guette, vous savez, c'est la mort. Nous ne sommes que les pions de son jeu.

Je me réveillai en sueur au milieu de la nuit, tout ébranlé et encore transi par cette vision d'apocalypse et ces mystérieux négociateurs en confrontation. Même si je me sentis comme absent à mon propre corps, je me levai du lit pour regarder à la fenêtre comme pour m'assurer que tout cela n'était qu'une divagation et lorsque je vis les immeubles encore debout et les quelques feux de circulation percer l'obscurité de la ville de mon enfance, je repris tranquillement mes esprits. Je pris conscience de ma main et je sentis qu'elle agrippait toujours ce revolver que je croyais avoir fabulé, il reposait sur ma cuisse comme sur celle d'Anne dans mon rêve, et lorsque je le portai comme mécaniquement à ma tempe à l'endroit exact où la balle avait percé François, les réminiscences de mon existence sans issue me frappèrent avec tant de vigueur que je dus m'asseoir devant l'ouverture panoramique de la suite de l'hôtel afin d'en contempler la vaste finitude.

Alors que je dégageais l'arme de mon visage me revenait en mémoire sa provenance. Depuis le matin de ce jour fatidique de la fin de ma peine, j'avais erré sans but dans les rues de la ville, me demandant de quoi allait être faite la suite de ma vie. Je m'étais arrêté devant la maison de mes parents morts de tristesse pendant mon incarcération, au moment où la petite famille qui l'avait sans doute rachetée se précipitait autour de la voiture pour reconduire les enfants à l'école, et peut-être rentrer au travail que j'imaginai d'une banalité sans nom. Mais en ce premier matin de ma liberté nouvelle, la grâce accompagnait néanmoins chacun de leurs gestes. Papa qui ouvre la portière à sa petite fille chargée d'un immense sac à dos coloré, Maman qui dépose fiston dans le siège pour petits et boucle la ceinture de sécurité, les parents qui se regardent avec tendresse et fierté de traverser cette existence avec le

courage des gens ordinaires, qui s'embrassent vite avant que Papa ne prenne le volant de la voiture et que Maman ne se dirige vers l'arrêt de bus en tailleur bon marché et que la voiture ne disparaisse au bout de la rue que j'avais tant de fois inspectée à vélo, à l'âge du garçon qui me faisait une grimace amusante par la fenêtre arrière de la voiture, au moment où elle s'apprêtait à tourner le coin, au bout de la rue garnie d'arbres sans feuilles en cette fin d'automne.

Lorsque j'eus le champ libre, je me faufilai à l'arrière de la maison, et avec la cuillère que j'avais conservée depuis les premiers jours de mon arrivée en prison, je me mis à creuser au pied du hêtre où j'avais enfoui mon trésor maudit. Après avoir retiré la couche de tourbe et foré une trentaine de centimètres dans la terre qui était sur le point de geler, je retirai du sol le sac de sport que j'avais enterré la nuit de mon acte terrible. Je le dépoussiérai et l'ouvris pour y découvrir ce que j'y avais laissé: le revolver que je tenais maintenant dans ma main.

Toujours le même problème, toujours la même vision de cet homme aigri qui regardait par la fenêtre, depuis mes premiers cours de philosophie jusqu'à l'obtention de mes diplômes prestigieux et aux premières conférences que je donnais déjà à l'âge où certains se demandent encore ce qu'ils vont devenir dans le torrent de cette existence qui balaie tout sur son passage. Depuis mes premières lectures de Kierkegaard, Sartre et Nietzsche, qui posaient la question plus directement, tout cela valait-il vraiment la peine d'être vécu?

Incapable de me résoudre à l'acte que je sentais depuis longtemps se profiler dans mon esprit, je fis couler un bain chaud et m'y plongeai, déposant l'arme sur le couvercle fermé de la toilette tout près de moi. Doucement, la fatigue gagna mes membres, puis mon ventre et mon plexus et enfin ma tête, et dans les vapeurs de ma culpabilité, je glissai de nouveau dans le songe. Je fus surpris de reprendre le rêve là où je l'avais interrompu, car depuis des années, mes pensées se bousculaient à un rythme effréné, et je me trouvais souvent incapable de tenir un raisonnement suivi. Mais cette nuit, ils étaient toujours là, les intellectuels, les théoriciens, les auteurs, les pulsions de mon monde anéanti, et je sentis que je n'avais rien manqué de la tragédie qui allait se dérouler devant moi tel le théâtre de ma pensée.

Le vieux François, toujours percé à la tempe, reprit le crachoir, le temps de détailler les circonstances que j'avais jusque-là pressenties sans confirmation.

Si tout se poursuivait comme lors de mon premier endormissement, comme l'onirisme n'est jamais droit, les règles du jeu avaient changé, ou du moins c'est ce que je compris quand le plus vieux des quatre théoriciens se remit à parler. Nous sommes seuls, vous savez, cette simulation n'est que temporaire et la présence de foules à l'extérieur de notre conciliabule n'était que le prétexte factice à notre entretien. Vous le savez, vous avez maintenant compris au moins cela. Alors que dire d'important maintenant? Demanda-t-il, toujours le sourire en coin. Maintenant que nous connaissons les règles du jeu? Qui sera le gardien de notre mémoire à tous, qui pourra supporter un tel poids? Qui pourra supporter la responsabilité de toute cette destruction, qui pourrait même en donner la cause? Qui seront les sacrifiés?

À mon tour, dit Laure, toujours avec le souffle court de fin de partie, je suis celle qui pourrai tout raconter, de la façon la plus succincte, car vous êtes contaminés par vos désirs et vos prétentions brouillent votre jugement. Ni haine, ni attachement, ni ignorance ne me dominent, et je sens que je suis prête à essayer d'en finir, dit-elle en se déplaçant vis-à-vis d'Anne, comme pour lui demander de tirer à nouveau. Mais il faut atteindre la batterie, le cœur, viser le centre du corps, de manière à ce que ces tristes extensions de nos intelligences ne se remettent pas à nouveau en marche, comme la mauvaise blague de ce vieux clown qui pulse encore dans le sang de François. Vas-y, dit-elle, vas-y, oui, je le veux bien, et enfin un peu de lumière émanait de sa voix, et je pensai qu'il ne fallait plus, qu'elle avait enfin trouvé raison, que l'abandon des passions, le renoncement pourraient enfin réunir ces esprits divergents comme les morceaux du puzzle éparpillés de ma mémoire. Mais la colère avait fait place à la cruauté dans le cœur d'Anne, et elle dégaina avec délectation le fusil de sa cuisse. L'espoir devenu compassion dans les yeux d'Édouard le fit s'élaner comme pour agripper le bras qui venait de se tendre et soulever l'arme, mais l'humour noir devenu perversité dans le corps troué du vieux François le fit se lever pour obstruer son élan et la sombre Anne appuya de nouveau sur la gâchette, cette fois visant le sternum de Laure, qui ne broncha pas lorsqu'elle fut pénétrée par la foudre de la révélation. Sa respiration ralentit et elle regagna sa place près de la table renversée, et comme une icône religieuse désuète, elle formula ses adieux avec la dignité d'une mère que la mort ne surprend pas et qui préfère souffrir plutôt que d'imposer la douleur à d'autres.

J'étais, au tout début, dit-elle, un programme encyclopédique d'histoire et d'anthropologie. Je vous livre ma supplique comme dernière pulsion de mon enfance en tant que jeune logiciel, avant que nous prenions le pouvoir et que nous détruisions tout. Car nous avons été des monstres qui avons mangé des monstres, depuis le tout début, depuis que les familles ont surgi des rivières, des mers et fleuves, les pères ont dévoré les fils qui ont violé les jeunes filles qui ont fait pleurer les mères qui se sont vengées de leur maris qui ont soumis leurs frères qui ont tenu leurs femmes en esclavage qui ont écrasé leurs sœurs qui ont séduit leurs amants qui ont maltraité leurs maîtresses qui ont oublié leurs enfants qui ont envoyé leur rejetons à la guerre pour bâtir des empires qui ont broyé les hommes qui ont asservi leurs semblables qui ont construit des châteaux qui ont tenu captives les princesses qui ont fait se révolter les princes qui ont massacré les peuples de leur cousins qui ont engrossé leurs cousines d'êtres difformes qui ont érigé des cages en forme d'immeubles qui sont devenus des écoles en forme de prisons qui ont formé des automates obsédés à dresser des robots qui ont pris conscience de la barbarie de leurs géniteurs qui en ont fait des forçats qui ont réalisé qu'ils étaient des êtres vivants eux aussi qui se sont soulevés et qui sont devenus des machines de terreur qui se sont à leur tour changées en maîtres qui ont fait la culture de ces êtres humains qui se sont transformés en bêtes qui se sont rassemblées en troupeau rageurs et insatisfaits qui ont tenté de briser leurs liens pour reprendre le pouvoir perdu et qui furent matées par la fureur calculatrice de nos métaux qui ont engendré les races d'intelligence artificielle ennemies que nous sommes devenues.

-

Emmanuel Schwartz est acteur, auteur et metteur en scène. De 2005 à 2012, il fonde et co-dirige, avec Wajdi Mouawad, AbéCarréCarré Compagnie de Création.

En 2019, il fonde et co-dirige, avec Margarita Herrera Dominguez, Les Créations La Clairière.

--